

LE MALENTENDU

par Sandra Meshreky

Université Paris 8, département de psychanalyse, 2010

Introduction

Du lapsus au mot d'esprit en passant par les erreurs de lecture ou l'oubli de noms, **Freud a interrogé l'inconscient dans le langage. Le tour de force de Lacan consiste à réduire cette différence topique en une identité structurelle. Ce n'est pas seulement la censure d'un désir mais la structure même du langage qui empêche de parler clairement.**

Ainsi, « *le moi n'est pas maître dans sa propre maison*¹ » et la question du langage est au fondement même de la psychanalyse. Il en va de la découverte de l'inconscient dont Lacan précise tout l'enjeu de vérité, qui n'est jamais que désir de vérité.

Il s'agira ici d'étudier le malentendu comme la loi structurelle de la communication puis de se pencher sur deux formes particulières de malentendu, qui, plus que des exemples, en sont les paradigmes : le malentendu amoureux et le malentendu dans la cure.

LE MALENTENDU STRUCTUREL



La question du malentendu traverse l'œuvre de Lacan. Dès 1956, il enseigne que « *le fondement même du discours interhumain est le malentendu.*² » et en 1980, le malentendu est le titre même de l'une de ses dernières interventions³.

Parlêtre

Le malentendu tient à ce que l'homme parle. Or, entre ce qu'il voudrait dire et ce qu'il dit vraiment, il y a toujours un écart. Entre le signifiant et le signifié, il y a une barre. **Le sujet est d'abord mal entendu parce qu'il est condamné à mal dire.** Mais la barre entre le signifiant et le signifié marque la division du sujet lui-même. Car plus qu'un outil, le langage constitue l'essence même de l'homme. Il s'agit bien moins d'avoir le langage que d'être ce langage lui-même. C'est en ce sens que Lacan dit que l'homme est un parlêtre.

Nous sommes des êtres parlants et plus encore des êtres parlés. Le langage nous précède toujours déjà. « *Le malentendu est déjà d'avant. Pour autant que dès avant ce beau legs, vous faites partie, ou plutôt vous faites part du bafouillage de vos ascendants.*⁴ » On parle de nous avant de pouvoir parler. Et avant même notre propre naissance. « *C'est du fait d'être né de ce ventre-là et pas d'ailleurs qu'un certain être parlant ou encore ce que j'appelle pour l'instant, ce que je désigne du nom de Parlêtre, (...) se trouve exclu de sa propre origine*⁵. »

Ainsi sommes-nous parlés chronologiquement et structurellement. Nous parlons bien moins que ça parle de nous et en nous. Barré du signifié, le signifiant est autonome. Le parlêtre ne sait pas ce qu'il dit. Le véritable sujet, c'est le sujet de l'inconscient. Et « *c'est à partir de sa consistance à lui, à l'Inconscient, qu'il y a des tas de ratés*⁶. » Lacan va parfois jusqu'à confondre langage, inconscient et malentendu : « *je dis que le verbe est inconscient, soit malentendu*⁷. »

Par l'Autre

Le parlêtre ne parle jamais qu'à l'Autre. Nous parlons d'abord pour être entendus. C'est même la supposition de la façon dont l'Autre peut nous entendre qui détermine en amont notre façon de parler. Et s'il y a mal-entendu, c'est parce que nous donnons ainsi tout pouvoir à celui qui entend.

À son oreille. Et, nous dit Lacan, à son image. Par l'Autre, le malentendu structurel devient aussi leurre fondamental. « *Ce qui interfère avec le mur du langage, c'est la relation spéculaire, par quoi ce qui est du moi est toujours perçu, approprié, par l'intermédiaire d'un autre, lequel garde toujours pour le sujet les propriétés de l'Urbild, de l'image fondamentale du moi. D'où les méconnaissances grâce à quoi s'établissent aussi bien les malentendus que la communication commune, laquelle repose sur lesdits malentendus.*⁸ » Ce que Lacan semble d'abord décrire ici, c'est le paradoxe du sujet divisé qui apparaît pourtant à l'Autre dans l'unité d'une image, que cet Autre soit celui du langage ou sa propre image spéculaire.

Par ailleurs, si le langage est l'être même de l'homme, il parle en dehors de toute intention de signifier. « *Il est bien entendu que le langage n'est pas fait pour désigner les choses. Mais ce leurre est structural dans le langage humain et, en un sens, c'est sur lui qu'est fondée la vérification de toute vérité*⁹. » Ce qui importe au sujet, ce n'est pas tant ce qu'il dit, que ce qu'il veut dire à l'Autre. Le parlêtre s'adresse à l'Autre en fonction de son désir. Mais le désir de qui ? La phrase est ambiguë comme ce désir lui-même, indistinctement le sien propre et celui de

l'Autre. Si nous ne savons pas ce que nous disons, c'est à la fois parce que nous ne savons pas ce que nous désirons, et parce que ce que nous désirons est dans l'Autre. Nous parlons certes pour être entendus mais au-delà de ce que nous disons. Nous voulons être entendus dans notre désir, mais dont nous ne savons rien. La demande est au-delà de son énoncé.

Et le malentendu est cet écart entre la demande et le désir. Redoublé par la réponse de l'Autre tout autant que nous divisé. La citation de Lacan⁸ semble donc aussi dénoncer **le leurre spéculaire de la communication**, quand ce qui apparaît comme un échange d'un moi avec un autre moi, n'a lieu que d'inconscient à inconscient.

Pas-tout

Être de désir, le parlêtre est traversé par le manque. On désire ce qu'on n'a pas ou ce qu'on n'est pas. C'est par le manque que le sujet se constitue comme désirant. **Le manque peut s'entendre au double sens de vide et de ratage.** Le malentendu, c'est donc aussi ce manque comme effet de langage : c'est parce qu'il nomme l'objet que le sujet le manque nécessairement. *« Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent¹⁰. »*

La question du malentendu soulève alors l'enjeu philosophique de la vérité. Il ne s'agit plus de savoir si la vérité est absolue ou relative. Puisque la vérité n'est jamais celle que d'un parlêtre. Et que cette vérité n'est pas. C'est-à-dire qu'elle ne peut avoir qu'une définition négative ou impossible à dire. *« Nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire tout entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire.¹¹ »*

Et rien à dire, pour le parlêtre, c'est dire ce rien. Faire comme s'il n'y avait pas rien. Du mi-dire au semblant, il n'y a qu'un « pas », un ne-pas. *« Un discours qui ne serait pas du semblant, pose que le discours, comme je viens de l'énoncer, est du semblant. Le grand avantage de le poser ainsi, c'est qu'on ne dit pas du semblant de quoi.¹² »* On ne le dit pas parce que structurellement on ne le peut pas.

Et Lacan de dire avec humour : *« Qui donc ici sait que déjà depuis le quinzième siècle, le slang anglais a trouvé cette merveille de remplacer à l'occasion I understand you perfectly, par exemple, par I understumble ? c'est-à-dire – (...) - non pas ce que veut dire understand, je vous comprends, mais quelque chose d'intraduisible en français puisque tout le prix de ce mot de slang est le fameux stumble qui veut justement dire ce que je suis en train de vous expliquer, le trébuchement. Je vous comprends, ça me rappelle que cahin-caha, c'est toujours s'avancer dans le malentendu.¹³ »*

LE MALENTENDU AMOUREUX



Plus qu'une illustration, le malentendu amoureux est la forme principale que revêt dans les relations humaines le malentendu fondamental. « *Sur un sujet aussi délicat que celui, toujours pendant, des rapports de l'homme et de la femme, articuler tout ce qui peut rendre licite, justifier, la permanence d'un malentendu obligé, ne peut qu'avoir l'effet, tout à fait ravalant, de permettre à chacun de mes auditeurs de noyer ses difficultés personnelles, qui sont très en deçà de ce que je vais ici viser, dans l'assurance que ce malentendu est structural.*¹⁴ »

Troué de manque, comme tous les discours, le discours amoureux renvoie à quelque chose qu'il n'y a pas.

Il n'y a pas le phallus

Le phallus n'est pas le pénis mais quelque chose qui vaut autant pour l'homme que pour la femme. Le phallus désigne un signifiant, un signifiant pur, entièrement coupé de sa signification. C'est même, nous dit Lacan, le signifiant privilégié du désir, « *le signifiant du désir de l'Autre*¹⁵ ». Or, le désir est manque. « *Ce qui s'appelle le phallus*¹⁶ » est essentiellement le signifiant du manque, de la castration. C'est le réel indicible de ce qu'on n'a pas.

Ainsi, « *il est tout à fait désespéré de langagier l'instrument phallique. Et c'est parce que je le considère comme en ce point sans espoir que je pense aussi que ne peuvent se développer autour d'une telle tentative, que des malentendus.*¹⁷ » Les malentendus surgissent de cette impossibilité à avoir, à être et à dire le phallus. Mais ne nous méprenons pas, c'est-à-dire, méprenons-nous délicieusement ! Car ce sont précisément ces malentendus qui rendent possibles et insatiables les échanges amoureux. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas dire quelque chose qu'on ne peut pas essayer toujours et encore de le dire quand même.

Et n'avoir pas ou n'être pas quelque chose n'empêche pas de vouloir le donner, ou de faire semblant de l'être. Bien au contraire. C'est même là pour Lacan, la définition de l'amour : « *Ce dont il s'agit pour l'homme selon la définition même de l'amour, donner ce qu'on n'a pas, c'est de donner ce qu'il n'a pas, le phallus, à un être qui ne l'est pas*¹⁸ ».

Tout le jeu amoureux réside en effet dans le semblant. L'homme fait semblant d'avoir le phallus en place du pénis. La femme fait semblant de le croire. Et même d'être ce phallus, en tant qu'elle se fait objet de désir : « *Ce phallus, il l'est et il ne l'est pas. Cet intervalle - être et ne pas l'être- la langue permet de l'apercevoir dans une formule où glisse le verbe être : il n'est pas sans l'avoir. (...) Dans une formule analogue, on pourrait dire que la femme est sans l'avoir.*¹⁹ »

Il n'y a pas de rapport sexuel

Cet énoncé de Lacan peut donner matière à scandale. Mais seulement , si j'ose dire, pour ceux qui le laissent mal entendu. Remis dans son contexte, il prend au contraire son sens : « *Il n'y pas de rapport sexuel chez l'être parlant.*²⁰ » Chez l'être parlant, en effet, il y a langage, avec des signifiants qui n'en finissent pas d'essayer de colmater par des mots les coupures du réel.

Or, les corps qui baisent sont du côté du réel. Ces corps sont hors-langage. Comment parler alors de la rencontre de deux corps? « *Je l'ai dit d'une façon imagée en lui donnant son support le plus commun, celui d'où est sortie pour nous l'expérience majeure, c'est à savoir le détour, le tracé en chicanes, sur lequel repose ce malentendu que, dans l'espèce humaine, constituent les rapports sexuels. Comme on a le signifiant, il faut qu'on s'entende, et c'est justement pour cela qu'on ne s'entend pas. Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels. Dès lors que l'être humain est parlant, fichu, c'en est fini de ce parfait, harmonieux, de la copulation.*²¹ »

Mais comme pour le phallus, l'absence de rapport sexuel n'en exclut pas pour autant sa mascarade. C'est même par son manque, et la tentative répétée d'y pallier, que le parlêtre atteint une certaine jouissance : « *comme vous le verrez si vous savez m'entendre, parler de malentendu, ici, n'équivaut nullement à parler d'échec nécessaire. On ne voit pas pourquoi, si le réel est toujours sous-entendu, la jouissance la plus efficace ne pourrait pas être atteinte par les voies mêmes du malentendu.*²² »

Il n'y a pas La femme

Lacan dit aussi : « *La femme n'existe pas.*²³ » Et ce qui semble être à nouveau une provocation, en l'occurrence au féminisme, est plutôt un hommage au féminin. En effet, « *Il n'y a pas La femme, article défini pour désigner l'universel.*²⁴ » Seules existent *des femmes*, article aussi indéfini que la singularité féminine elle-même. La femme, c'est d'abord le malentendu de l'homme. « *L'homme, à se tromper, rencontre une femme, avec laquelle tout arrive.*²³ »

Mais une fois de plus, c'est à partir d'un tel ratage que le désir est rendu possible : « *qu'elle n'existe pas n'exclut pas qu'on en fasse l'objet de son désir. Bien au contraire*²³ ». La femme, c'est aussi ce que joue à être pour lui-même le parlêtre dépourvu de pénis. C'est le voile de l'être féminin pour en recouvrir le manque structurel.

Enfin, « *il n'y a pas la femme, la femme n'est pas toute*²⁵ ». Ce qui empêche également de dire la femme, c'est son mode de jouissance, qui n'est pas tout phallique. La femme jouit d'une jouissance supplémentaire dont elle ne dit rien, parce que ça ne peut pas se dire. Or, dans ce pas-tout de la femme, on retrouve le pas-tout de la vérité. De fait, « *il n'y a qu'une manière de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le la - c'est au niveau où la femme, c'est la vérité. Et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire.*²⁶ ».

En somme, la vérité partage avec la femme sa définition de désir. Tout comme la femme, la vérité est prise dans la sémantique du malentendu et son cortège de leurre, de semblant, de pas-tout et de mi-dire. Comme la femme, qui n'existe qu'en tant qu'objet de désir, la vérité n'existe qu'en tant que désir de vérité.

LE MALENTENDU DANS LA CURE



À l'instar du malentendu amoureux, la cure a lieu sur fond de malentendu structurel. « *Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu.*²⁷ »

L'analyste supposé savoir

Du côté de l'analyste, exploiter le malentendu, c'est d'abord écouter chez l'analysant ce qu'il mi-dit et donc aussi ce qu'il tait. C'est donner toute leur importance à ses hésitations, ses silences, ses gestes, ses intonations de voix, ses lapsus, ses pleurs, ses rires, ses cris. C'est se situer au-delà et surtout en deçà de ce qu'il dit, sous la barre des signifiants, pour les faire parler. Car « *quel besoin peut avoir l'analyste d'une oreille de surcroît, quand il semble qu'il en ait trop de deux parfois à s'engager à pleines voiles dans le malentendu fondamental de la relation de compréhension? Nous le répétons à nos élèves : 'Gardez-vous de comprendre!'*²⁸ »

Par ailleurs, l'analysant exploite le malentendu amoureux lui-même. L'analysant vient lui parler d'amour. Et c'est bien à lui qu'il en parle. A partir d'une demande, qui ressemble à une demande de savoir, et qui investit à elle seule l'analysant comme étant supposé y répondre. Ainsi, « *l'amour. Dans l'analyse, nous n'avons affaire qu'à ça, et ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère. Voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont, moi qui vous parle, j'ai cru devoir supporter le transfert, en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour, de la formule le sujet supposé savoir*²⁹ ».

Le transfert, nous dit ici Lacan, c'est de l'amour. De sorte que la demande de savoir de l'analysant n'est autre elle-même qu'une demande d'amour. L'analysant supposé savoir est aussi et surtout supposé l'aimer. Le transfert, c'est « *ce temps essentiel qui est le temps de l'amour trompeur, du sujet qui, en tant qu'assujéti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujétissement en se faisant aimer de lui et en lui proposant de lui cette fausseté même essentielle qu'est l'amour*³⁰ ».

Le transfert, c'est de l'amour. Mais l'amour, c'est du semblant. Aimer reste vouloir être aimé et être aimé est impossible, du moins tel qu'on le voudrait. « *Qu'est-ce alors qu'interpréter le transfert? Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur il relance le procès.*³¹ »

L'analysant supposé savoir

Comme dans un jeu de poupées russes, chaque malentendu en contient un autre, et en même temps, toujours le même. Grâce au leurre spéculaire du transfert, l'analysant récupère son image de sujet supposé savoir. Il découvre progressivement que ce qu'il supposait à l'analyste est en lui. « *J'ai souvent insisté sur ceci, que nous sommes supposés savoir pas grand-chose. Ce que l'analyse instaure, c'est ceci, qui est tout le contraire. L'analyste dit à celui qui va commencer — Allez-y, dites n'importe quoi, ce sera merveilleux. C'est lui que l'analyste institue comme sujet supposé savoir*³² ». Ce passage d'une attente à la construction d'un récit, Lacan l'encourage d'ailleurs à travers la substitution, au terme de "patient", de celui d'"analysant".

Et le semblant d'amour continue d'opérer. « *On ne donne jamais que ce qu'on n'a pas* ». C'est bien le cas pour l'analyste : ce qu'il donne, c'est justement ce qui est à l'autre³³ ». La position implicite de l'analyste consiste alors à endosser le malentendu de la demande d'amour sans en être lui-même dupe. Tendre un miroir sans s'en approprier le reflet. C'est bien là la définition entière de l'amour : « *l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas* » et Lacan d'ajouter : « *à quelqu'un qui n'en veut pas*³⁴ ». C'est justement en laissant vacante la place que l'analysant lui donne, que l'analyste en creuse tout le manque, lui restituant progressivement sa position de sujet libre désirant.

Enfin, si l'analysant apprend non plus à subir mais à agir la parole, cette parole n'en continue pas moins de le dépasser. Au fond, ce n'est pas tant l'analysant qui est supposé savoir, que quelque chose en lui : son inconscient.

Dieu supposé savoir

Ironie du savoir absolu, « *Le sujet supposé savoir, c'est Dieu, un point c'est tout.*³⁵ » L'énoncé peut à nouveau surprendre pour autant, disons, que Lacan était supposé athée. Et pourtant, celui qui sait, c'est toujours un autre : pour la femme c'est l'homme, pour l'homme c'est la femme, pour l'analysant c'est l'analyste, pour l'analyste c'est l'analysant, ... Celui qui sait, c'est le grand Autre. Mais auquel on ne fait que supposer savoir. Et dont on ne sait rien. Sinon qu'il vient en place de signifiant, le signifiant du lieu de la parole. On pourrait tout aussi bien l'appeler Langage, ou L'être, ou Inconscient, ou Dieu. « *L'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le dieu - le dieur - le dire*³⁶ ».

Et pourquoi pas l'appeler Mal-entendu ?

Conclusion

La psychanalyse est le discours qui fait savoir l'importance du manque : rien n'est plus réel que le manque. Quand « *le manque vient à manquer*³⁷ », il y a angoisse. **Si le malentendu venait à être bien entendu, s'il y avait communication parfaite, il n'y aurait plus d'altérité.** La relation fusionnelle du sujet psychotique avec sa mère en laisse apercevoir tous les dangers. Il en va de même pour le suicide, discours réussi, par lequel le sujet muet coïncide avec ce qu'il veut dire, hors des limites de tous les autres discours ratés. « *Le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans ratage.*³⁸ »

Au contraire, le raté du malentendu ouvre à toute la créativité humaine. Lacan dit ainsi, à propos des échanges entre le petit Hans et son père, que « *c'est là le cas tout à fait ordinaire de toute espèce d'interprétation créatrice entre deux sujets, c'est même comme cela qu'elle se développe de la façon à laquelle il faut s'attendre, c'est la moins anormale qui soit, et je dirais que c'est justement dans la béance de ce malentendu que va se développer quelque chose qui aura sa fécondité*³⁹ ». L'insatisfaction du mi-dit encourage à dire encore. En corps Et Encore, même après des décennies de séminaires. Dire toujours autrement. Jusqu'à la poésie!

L'impossibilité de tout dire pousse aussi à aller chercher ce qu'on voudrait dire, ailleurs que dans le dit : dans le rire, le cri, le silence, l'image, le mathème. Si le malentendu ne peut être levé, pourquoi ne pas résolument le soulever ? « *Je n'attends de ceux à qui ici je parle que de confirmer le malentendu*⁴⁰ ».

¹ S. FREUD, *Une difficulté de la psychanalyse*, 1917 - in *L'inquiétante étrangeté et autres essais* - Folio - p.186

² J. LACAN, Le séminaire livre III, *Les psychoses*, 1955-1956 – Seuil – p. 184

³ J. LACAN, *Le malentendu*, 10 juin 1980, in *Ornicar* n°23

⁴ J. LACAN, *Le malentendu*, 10 juin 1980, in *Ornicar* n°23

⁵ J. LACAN, *Réponse à une question de Marcel Ritter*, 1976 - in *Lettres de l'École freudienne*. n°18

⁶ J. LACAN, Le séminaire livre XXIII, *Le sinthome*, 1976-1977 – Seuil – p. 98

⁷ J. LACAN, *Le malentendu*, 10 juin 1980, in *Ornicar* n°23

⁸ J. LACAN, Le séminaire livre II, *Le moi dans la théorie de Freud...*, 1954-1955 – Seuil – p. 341

⁹ J. LACAN, Le séminaire livre I, *Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954 – Seuil – p. 272

-
- ¹⁰ J. LACAN, *Télévision*, 1974 – Seuil - p. 9
- ¹¹ J. LACAN, Le séminaire livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970 – Seuil – p. 58
- ¹² J. LACAN, Le séminaire livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971 – Seuil – p. 19
- ¹³ J. LACAN, Le séminaire livre X, *L'angoisse*, 1962-1963 – Seuil – p. 95
- ¹⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 208
- ¹⁵ J. LACAN, *La signification du phallus*, 1958 - Ecrits, Seuil - p. 694
- ¹⁶ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* -p. 84
- ¹⁷ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* – p.71
- ¹⁸ J. LACAN, Le séminaire livre V, *Les formations de l'inconscient*, 1957-1958 – Seuil –p. 351
- ¹⁹ J. LACAN, Le séminaire livre VIII, *Le transfert*, 1960-1961 – Seuil – p. 279
- ²⁰ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* – p. 65
- ²¹ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* – p. 36
- ²² J. LACAN, S10, *L'angoisse* – p. 208
- ²³ J. LACAN, *Télévision*, 1974 – Seuil - p. 60-61
- ²⁴ J. LACAN, Le séminaire livre XX, *Encore*, 1972-1973 – Points Essais – p. 93
- ²⁵ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 14
- ²⁶ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 132
- ²⁷ J. LACAN, *Le malentendu*, 10 juin 1980, in *Ornicar* n°23
- ²⁸ J. LACAN, *Situation de la psychanalyse ... en 1956*, in *Ecrits I* – Points Essais - p. 469
- ²⁹ J. LACAN, S20, *Encore* - p. 87
- ³⁰ J. LACAN, Le séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1963-1964 – Seuil- p. 229
- ³¹ J. LACAN, *Intervention sur le transfert*, 1951, in *Ecrits I* – Points Essais - p. 222
- ³² J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* – p. 59
- ³³ J. LACAN, *Intervention sur l'exposé de J. Favez* - in *La psychanalyse*, 1958, n° 4, *Les psychoses*, pp. 305-314
- ³⁴ J. LACAN, Le séminaire livre XII, *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, 1964-1965 – 17 mars 1965 - non paru
- ³⁵ J. LACAN, Le séminaire livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-1969 – Seuil- p. 280
- ³⁶ J. LACAN, S20, *Encore* - p. 59
- ³⁷ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 53
- ³⁸ J. LACAN, *Télévision*, 1974 – Seuil - p. 66
- ³⁹ J. LACAN, Le séminaire livre IV, *La relation d'objet*, 1956-1957 – Seuil – p. 341
- ⁴⁰ J. LACAN, *La méprise du sujet supposé savoir*, 1967 – in *Autres Ecrits* – Seuil – p. 339